



Géocarrefour

Numéro Vol. 78/1 (2003)
Les références des géographes

Joël Pailhé

Références marxistes, empreintes marxiennes, géographie française

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Joël Pailhé, « Références marxistes, empreintes marxiennes, géographie française », *Géocarrefour* [En ligne], Vol. 78/1 | 2003, mis en ligne le 29 mai 2007. URL : <http://geocarrefour.revues.org/index102.html>
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Association des amis de la Revue de Géographie de Lyon
<http://geocarrefour.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://geocarrefour.revues.org/index102.html>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© Géocarrefour

Joël PAILHÉ

UMR 6588 MITI,
équipe TIDE

Références marxistes, empreintes marxistes, géographie française

RÉSUMÉ

Les références au marxisme sont apparues assez tard de manière explicite dans la géographie française, et affirmées peu fréquemment par des auteurs. Si certains thèmes ont semblé privilégiés, comme l'attention portée sur les questions de géographie sociale ou les questions épistémologiques, ils n'ont jamais été une exclusivité de la part de chercheurs se réclamant du marxisme. Plus que des références, il conviendrait de considérer le rapport aux catégories du marxisme en termes d'empreintes, qui se retrouvent de manière discontinue dans de nombreux travaux, et dans les orientations sur le primat du social sur le culturel, sans son élimination, jusque dans des aspects inattendus, notamment dans certains débats contemporains sur l'aléatoire ou le chaos.

MOTS-CLÉS

Marxisme, géographie sociale, structuralisme, systèmes, événement spatial

ABSTRACT

Explicit references to Marxism were late to appear in French Geography and were seldom asserted by authors. Certain themes were privileged such as questions on social geography or epistemology, although they were never exclusive to Marxist geographers. More than a source of reference, Marxism, in its different forms, should be coincided as having a real imprint on geography. Numerous imprints are visible in a wide range of studies as in the primacy given to social studies (although without dispensing of cultural or ethnic studies), and in rather unexpected areas such as contemporary discussions

Dans l'article "Marxisme", des *Mots de la Géographie* (Brunet, 1993), est effectuée une distinction entre le rapport de la pensée de Marx et l'espace des sociétés d'une part, et les géographes s'affirmant marxistes d'autre part. Cette affirmation se trouve limitée à la proclamation d'une allégeance dans le domaine idéologique, sans effet sur la pratique, ou au contraire "s'extériorise" par les préférences de recherche, notamment sur les questions sociales. L'article poursuit en signalant les emprunts à certains éléments du *corpus* marxiste effectués par des géographes qui ne se proclament pas marxistes. Le propos semble paradoxal. Il y aurait des géographes dont les convictions, affichées ou supposées en fonction de leurs engagements politiques, disparaîtraient dans leur pratique scientifique, et, au contraire, d'autres utilisant, sans l'affirmer de manière explicite, des concepts et des catégories non étrangers à la théorie marxiste.

Le rapport du marxisme à la géographie en France peut être observé de manière partielle sous l'angle des prises de positions politiques des géographes. L'ouvrage intitulé *Le Grand Débat* (Jalabert, 2001), dans lequel est analysée avec finesse l'approche du système communiste par les universitaires historiens et géographes, avec une prise en compte des générations successives, ne se situe pas sur le terrain théorique, et comporte le risque chez le lecteur d'une réduction du marxisme à une simple prise de parti concernant les pays du "socialisme réel". L'ouvrage n'envisage pas non plus l'évolution de la pensée marxiste chez les géographes. C'est de la relation inverse qu'il sera brièvement question ici : qu'en est-il des références au marxisme, quelles empreintes peuvent être décelées ? Il ne s'agit donc pas d'évoquer les convictions, affirmées ou non, mais de relever les traces d'une "philosophie de la *praxis*", selon l'expression de Gramsci dans le travail des géographes en France. On s'en tiendra ici à une proposition : le marxisme a rarement été une référence explicitement formulée, même par les auteurs connus pour son utilisation en tant qu'outil, mais on peut relever de nombreuses empreintes dans le déroulement de la pratique géographique française depuis une soixantaine d'années. Il ne s'agit pas ici d'une fresque historique de la pensée géographique, ni d'un recensement exhaustif (tous les noms et les titres ne sont pas relevés), mais seulement de l'évocation de temps forts surgissant à travers des cours parfois souterrains.

CITATIONS ET RÉFÉRENCES

Les géographes français n'ont jamais eu besoin, à la différence de leurs collègues de l'Union Soviétique, de larder leurs propos de citations, pas toujours choisies parmi les plus appropriées, des grandes figures tutélaires. L'académicien Nicolai

Nekrassov accumule les références à Marx, Engels, Lénine, dans les premières pages de *L'Organisation territoriale de l'économie de l'URSS*, pour les remplacer ensuite par d'autres, plus opérationnelles (presse, publications de l'Académie des Sciences), avant de retrouver Lénine à la dernière page (Nekrassov, 1975). L'ouvrage paraît pendant la période brejnévienne de l'URSS, et Roger Brunet en interprète certains passages par la grille de lecture du Goulag, "énorme entreprise de main-d'œuvre intérimaire" (Brunet, 1981, p. 230). L'article de Roger Brunet, sans cultiver le paradoxe, constitue une lecture marxiste du système du Goulag : recul critique face aux discours idéologiques, questionnement sur le rapport entre système répressif et société, mise en perspective de la contribution de la force de travail des détenus et assignés à résidence au développement des forces productives, tout cela exprimé en dehors de toute rhétorique marxisante. On pourrait au contraire remarquer chez les géographes français considérés comme marxiste la faiblesse quantitative de leurs références, que l'on ne peut sérieusement mettre au compte d'une éventuelle "répression" de l'appareil universitaire. Le cas de Jean Tricart, avec sa référence à la *Dialectique de la Nature* d'Engels relève de l'exception (Tricart, 1965, p. 125). Toujours dans sa bibliographie, Jean Tricart en profite pour "renvoyer dans les cordes" Jean Suret-Canale, auteur d'un article dans la revue *La Pensée*, dans une formule lapidaire : "Recourt curieusement au marxisme pour défendre de vieilles conceptions devenues inadéquates" (Tricart, 1965, p. 126). On retrouve cette vivacité dans les propos échangés entre géographes connus pour être du même bord, au cours de la décennie 1970 (Viers, 1976, p. 78-79). Il n'y a pas de pensée unique chez les géographes se réclamant du marxisme, même en faisant abstraction des questions de générations.

Le débat sur la question du rapport du marxisme à l'espace, fréquent dans les rencontres hors de l'appareil académique (*Géopoint, EspacesTemps*) connaît un certain retentissement avec l'article de Paul Claval dans *L'Espace géographique* (Claval, 1977). L'auteur signale la faiblesse de la prise en compte de l'espace par Marx, surtout dans sa maturité, pour, en définitive, disqualifier l'approche marxiste et même marxienne de la géographie. Ce rapport à l'espace attribué à Marx pourrait, avec une certaine ironie, être étendue à l'analyse des classes sociales. Après tout, le *Livre III* du *Capital* se clôt sur le chapitre intitulé "Les classes", qui s'interrompt après moins de deux pages (Marx, 1974, p. 259-260). Ce qui, on l'avouera, est un peu court, mais ne constitue pas une raison sérieuse pour affirmer que les classes sociales étaient le dernier souci de Marx. La "réponse" à l'article de Paul Claval, rédigée à chaud, passe souvent à côté de son propos en

restant dans le seul domaine de la controverse idéologique (Collectif de chercheurs de Bordeaux, 1977). Elle est suivie d'une étude de cas sur la Thaïlande, illustration d'une prise de parti dans le domaine scientifique, mais qui reste dans l'application des catégories d'un marxisme historiciste, l'espace thaïlandais traversant une succession de phases, à partir du "mode de production asiatique", débouchant sur un tableau de l'espace thaïlandais (Bruneau, Durand-Lasserve, Molinie, 1977). Plus distanciée, la critique de Paul Claval faite par Cor Van Beuningen souligne que l'espace (comme "territoire social") n'est pas une variable indépendante (Beuningen, 1979, p. 265), considération qui, on voudra bien le reconnaître, relève aujourd'hui du consensus, mais qui n'avait rien d'évident à l'époque. Bref, pendant la décennie 1970, les géographes français contribuent aux débats sur le marxisme et les sciences sociales, mais leurs propos restent limités aux réflexions sur "la crise de la géographie". Dans les publications issues de recherches empiriques à la différence des travaux de sociologie urbaine, qui précisément se situent à proximité des préoccupations géographiques, comme ceux de Jean Lojkine, Edmond Préteceille, Michel Pinçon, et d'économistes comme Alain Lipietz ou Jean-Paul de Gaudemar, les références explicites au marxisme sont rares chez les géographes, à la différence de la situation anglo-saxonne, avec la permanence de la revue "radicale" *Antipode*.

Le rapport géographie-marxisme dans les premiers écrits de Jacques Lévy s'inscrit, à travers l'apport de François Pécheux ou Jean Raymond (on devrait ajouter Dominique Lecourt), proches du courant animé dans les décennies 1960-1970 par Louis Althusser, sans être la référence française exclusive. Les conceptions d'Henri Lefebvre sembleraient nettement plus "opérationnelles" pour des géographes. Jean Lévy et les travaux d'*EspacesTemps* se situent en fait dans un mouvement plus vaste, celui d'une tradition épistémologique française, personnifiée entre autres par Gaston Bachelard (la coupure épistémologique) et Georges Canguilhem. Le souci de refonder une pratique de la géographie s'appuie sur des catégories althusseriennes, parce que, précisément, elles permettent l'ouverture théorique, sans intervenir en tant que domaine d'application dans des études concrètes, même si la tentation évolu-tionniste-finaliste n'est pas toujours évitée, comme dans la typologie proposée des "régions en tendances" (Lévy, 1979, p. 91). La rupture avec le marxisme est exposée par Jacques Lévy, pour qui "dès 1979, l'usage du marxisme est clairement cognitif et le terme 'marxisme' est peu à peu retiré du vocabulaire fonctionnel", la critique se poursuivant de manière plus globale sur un "modèle fondé sur un principe dernier - une combinaison economiciste-étatiste-holistique -", ignorant la complexité multidimen-

sionnelle des sociétés (Lévy, 1995, p. 7). Cette rupture, construite au fil des années (les dates de références des textes correspondent à celles de leur publication et non de leur écriture, à l'inverse de l'usage à l'égard des œuvres musicales enregistrées, référencées par la date de leur gravure), procède d'un itinéraire intellectuel, dans lequel la rupture est considérée comme continuité. La référence se dissout, mais l'empreinte reste vive. Les débats inaugurés par la revue *EspacesTemps* ont été à l'origine de nombreux questionnements, qui ont stimulé la pratique (Pailhé, 1989), à défaut de construire une nouvelle géographie, ce qui n'a jamais été un objectif proclamé.

LE PRIMAT DU SOCIAL

Les travaux de Pierre George ont été fréquemment cités comme représentatifs d'une géographie de facture classique, surtout dans le domaine de la géographie économique, où l'apport du marxisme est évident, du moins jusqu'en 1956. Par contre, *L'Introduction à l'étude géographique de la population du monde* (George, 1951) peut être considérée comme une véritable coupure épistémologique, conduisant à la construction d'un objet géographique nouveau, la population, en rupture avec les aspects de la géographie concernant le peuplement, les genres de vie, les divisions ethniques ("races, langues et religions"), et l'ancrage dans un partenariat privilégié avec la démographie. Certes, par son utilisation d'indicateurs simplistes, ou l'ignorance de l'approche longitudinale, la géographie de la population naissante est en retard sur les développements de la démographie, mais le fossé sera progressivement comblé. La population en tant qu'objet géographique, est insérée dans le travail sur les rapports sociaux, et non dans celui des héritages culturels. Sans rappel de citations, l'apport marxiste est évident, dans les critiques des catégories de genre de vie, de surpeuplement, d'optimum de peuplement : il n'existe pas de population en soi, hors des classes qui la composent. Mais, précisément, les classes sociales disparaissent quand sont traités les "principaux types de compositions socio-professionnelles", réduits à une classification par secteurs, productifs et non productifs (George, 1951, p. 101-116).

La géographie de la population est ancrée dans le paradigme social, comme le montre le *Colloque de Lyon* (14-16 octobre 1982), qui marque le renouveau, avec la prise en compte des héritages, de la géographie sociale en France. Renouveau fondé sur les apports de nombreux géographes travaillant sur les questions de population, ou intégrant leur objet d'analyse en termes de population, comme les comportements électoraux, la fiscalité, les conflits de travail, les niveaux de diplômés (Noin, 1983). L'ensemble

on chaos or spatial events in geography.

KEY WORDS

Marxism, social geography, structuralism, systems, spatial event.

donne à la géographie sociale à la française sa tonalité particulière. Ainsi, à propos de "l'effet de classe", les auteurs de *Géographie sociale* (Noin, 1983), affirment clairement qu'est accordé au matérialisme historique et à la lutte des classes "un statut d'hypothèse privilégiée dans la recherche des facteurs explicatifs de l'organisation spatiale des sociétés. Telle est la perspective retenue par les auteurs de ce livre avec une parfaite liberté, c'est-à-dire sans aucune soumission à une quelconque orthodoxie en la matière." (Frémont, Chevalier, Hérin, Renard, 1984, p. 184). Ce statut d'hypothèse privilégiée ne signifie pas, et les exemples sont nombreux tout au long de l'ouvrage, une réduction à une instance ultime. C'est là une réponse à la présentation, aux confins de la caricature, effectuée par Paul Claval, de la prise en compte des conflits de classe dans la pratique géographique, quand il écrit : "on est vite fatigué de ne voir au fond intervenir que deux personnages sur la scène géographique, le bien et le mal" (Claval, 1973, p. 54). Si les thèmes de recherche des géographes se réclamant de la "géographie sociale" portent sur les inégalités, la pauvreté, l'exclusion, ce n'est pas par volontarisme, mais, bien souvent, parce qu'il existe une demande sociale, avec contrats d'études, qui entraîne des recherches concernant davantage des populations en difficulté (RMI, échec scolaire, pauvreté, quartiers défavorisés) que des populations aisées et sans problèmes. Cependant, cette propension a pu provoquer des malentendus, sur la question des "géographes sociaux" et de la géographie sociale à la française (Brunet, 1986). Avec le recul, Robert Hérin revient sur le parallélisme entre itinéraire politique et pratique de la géographie sociale, tout en reconnaissant que "le marxisme n'a jamais été une référence très présente et revendiquée" (Hérin, 1999, p. 135). La remarque est en accord avec les propos de géographes concernant la faiblesse de leur formation théorique marxiste (Jalabert, 2001), élément à mettre au compte d'une tradition très fortement empirique associée, dans les années 1950, à l'activisme militant.

Le retentissement des travaux de Pierre George dans le domaine de la géographie économique n'est pas lié à une "hégémonie" du marxisme dans le monde des géographes, ou à un "entrisme" clandestin dans la géographie universitaire mais à une rencontre entre une certaine interprétation du marxisme, et le souci de se rattacher à la tradition géographique française. Ce marxisme "économiste" mettant l'accent sur le "rationnel", ou la "planification" (même pas désignée comme centralisée) se trouve en phase avec une conception productiviste, dans l'air du temps de la reconstruction d'après-guerre (Pailhé, 1981).

Ce primat du social, après tout évident pour une science sociale ne signifie pas l'évacuation de toute dimension culturelle. L'actualité a réveillé

brutalement les géographes dans la décennie 1990, nécessitant la prise en compte des éléments identitaires (langues, religions, communautés issues des migrations internationales et des diasporas), et ils se sont mis au travail. Que les références marxistes en ce domaine soient des plus discrètes ne signifie pas pour autant que des empreintes puissent être décelées dans les rapports nouveaux tissés avec l'anthropologie, fréquentée par de nombreux chercheurs marxistes, Maurice Godelier en tête. Dans la pratique, maintenir le cap du primat du social permet peut-être aujourd'hui d'éviter les risques d'ethnisation des phénomènes observés lors d'études empiriques de terrain, par exemple la situation des quartiers en difficulté, en n'oubliant pas que les manifestations relevant de l'ethnicité ou du religieux sont socialement construites.

STRUCTURALISME, DIALECTIQUE ET SYSTÈME

C'est en dehors des allégeances et des références appuyées qu'une certaine empreinte marxienne poursuit son cours. Le cas du structuralisme est ici éclairant. Dans les nombreux débats "structuralisme et marxisme", (et inversement), des années 1960-1968, le structuralisme s'oppose à la tradition marxiste, la dialectique semblant inconciliable avec l'analyse structurale. Aujourd'hui, on serait tenté dans certains discours géographiques marqués par l'approche phénoménologique de rassembler sous le terme de structuralo-marxiste la pratique se fondant sur l'hypothèse de l'existence de "lois de l'espace", issues de la combinaison (pas forcément la combinatoire de Leibniz) de structures élémentaires. L'évolution de la pensée de Roger Brunet peut être mise en évidence à partir des *Phénomènes de discontinuités en géographie* (Brunet, 1968), prolongée par les *quartiers ruraux* (Brunet, 1969), pour aboutir à la syntaxe des chorèmes (Brunet, 1980, p. 262). La dialectique est constamment présente dans les exemples de discontinuités, tirées de la géographie physique comme de la géographie humaine, en partie seulement pour des raisons d'opportunité liées à la conjoncture académique de l'époque (la "nécessité de faire ses preuves" en géographie physique). La géomorphologie, en particulier, avait une certaine avance sur le plan théorique sur la géographie humaine, par exemple dans le rejet des hypothèses cycliques conduisant à une finalité pré-établie. Comme le fait remarquer Roger Brunet trente ans après : "je voulais démontrer qu'il était tout à fait possible qu'un changement continu puisse se traduire par des effets discontinus" (Brunet, François, Grasland, 1997, p. 300).

Se situant dans une autre problématique, Guy Di Méo expose la méthode dialectique et ses perspectives (Di Méo, 1991), sans entrer dans le débat sur la dialectique réduite au monde des idées ou inscrite dans les faits, mais en montrant

sa nécessité objective dans l'analyse géographique. Cette méthode, qualifiée par Paul Claval de "structuralo-dialectique" (Claval, 1998, p. 414-415), est complétée par la prise en compte de la dimension phénoménologique. Sont fréquemment évoquées les instances, sans, là encore, émettre des jugements de valeur sur un hypothétique classement, entre la "première" (le Tribunal de première instance ?), et la "dernière" (la Cour de Cassation ?). Les instances impriment leur marque de manière différentielle dans un espace différencié et, en référence à Jean Renard sur la Vendée, apparaît la "dialectique de la distinction et de la fusion des instances" (Di Méo, 1991, p. 218). Il n'y a donc pas de réponse toute trouvée à l'analyse des pratiques socio-spatiales, où tout fonctionnerait sous la baguette d'un chef d'orchestre plus ou moins clandestin, un peu comme ces commentaires médiatiques de jadis, débusquant la "main de Moscou" derrière chaque grève de la SNCF. Les instances ne défilent pas selon un dispositif de subordination. Et lorsque Guy Di Méo évoque l'instance géographique (Di Méo, 1998, p. 169-198), il ne s'agit pas pour lui d'un quelconque spatialisme. Plus loin, est utilisé avec sérénité le terme d'appareil d'État dans ses propos sur "l'instance idéologique", elle-même reliée à l'ensemble des représentations (Di Méo, 1998, p. 229-246).

La prise en compte de l'analyse systémique dans la pratique géographique s'inscrit à l'origine en dehors de toute référence au marxisme. Les catégories de rétroaction, de bifurcation, d'auto-organisation sont en effet étrangères à une vision stratifiée de la dernière instance. Ainsi, la "bifurcation de 1989" (Foucher, 1993) qui voit l'effondrement du système communiste européen ne peut s'interpréter selon les grilles de lectures de la rhétorique marxiste, mais peut-être au contraire selon une analyse portant sur les blocages internes des sociétés socialistes, et la catégorie de transition s'avère particulièrement féconde. Les passerelles existent donc. Paul Claval souligne l'apport des géographes soviétiques dans les recherches sur les géosystèmes (Claval, 1998, p. 385-386), mais précisément, ces recherches étaient menées dans des domaines préservés d'implications concernant le rapport espace-société, donc sans risques politiques. Les approches systémiques se développent largement en France dans les approches urbaines (modèles urbains) et régionales. Cependant, l'importance accordée aux relations, aux interactions, trouve une certaine familiarité avec l'attitude marxienne, qui, dans les questions de classes sociales, met au premier plan les rapports sociaux, non réduits aux seuls rapports de production dans l'entreprise, et non une stratification sociale. L'analyse par Franck Auriac de l'organisation du vignoble en système spatial (Auriac, 1983) présente de nombreux points de passages avec une analyse qui trouverait son

argumentation dans les rapports de production. Sa problématique, l'analyse d'un système et non d'un ensemble territorial, diffère fondamentalement de celle de Raymond Dugrand, fondée sur la dialectique historique, qui utilise les termes de structure, de réseau ou de système, selon leur acception du moment dans la géographie française (Dugrand, 1963). Bref, l'approche systémique permet de rassembler, sans aucun reniement de leur part, des chercheurs partant de systèmes de références parfois éloignés.

Et s'il faut encore utiliser le terme d'empreinte, on en trouverait une manifestation dans les questionnements sur le chaos et la géographie (Durand-Dastès, 1990-1991) qui trouvent une résonance non explicite dans les hypothèses du "matérialisme de l'aléatoire", esquissées par Louis Althusser dans les années 1980 et publiées après sa mort (Althusser, 1994 (b), p. 539-576), qui s'appuient sur Démocrite et Épicure, prolongées par Hobbes, puis Marx, avant de filer la métaphore du train en marche, apportant, entre autres, une contribution au concept de modèle appliqué aux singularités : "c'est ici que nous retrouvons non l'universalité des lois (de type physique, mathématique ou logique) mais la généralité des constantes qui permettent, par leur variation, d'appréhender le vrai de tel ou tel cas." (Althusser, 1994 (a), p. 66). Un apport supplémentaire se trouve dans les débats sur l'événement spatial (EPESS, 2000), l'association des deux termes relevant du paradoxe. Un événement est qualifié d'historique dans sa dimension exceptionnelle, reconnue *a posteriori*, tandis qu'à l'inverse, un événement démographique (naissance, mariage, migration, décès) est d'une grande banalité à l'échelle de la société. Mais pas au niveau de l'individu, évidemment. Un événement spatial peut se définir comme une perturbation d'une organisation spatiale, liée à une perturbation du système. L'exemple emblématique du XIII^e arrondissement de Paris, où interfèrent des logiques indépendantes (évolution des programmes fonciers parisiens et immigration en provenance de l'Extrême-Orient) correspond bien à la catégorie de coïncidence aléatoire, et à celle de causalité contingente (Durand-Dastès, 2000). Un événement spatial n'est pas forcément une catastrophe, au sens d'une rupture dans une trajectoire, et n'est pas contracté dans le temps. Il rompt l'inertie d'une structure spatiale, et implique même l'idée de processus. Nous retrouvons ce matérialisme de la rencontre, selon lequel "tout mode de production est constitué d'éléments indépendants les uns des autres, étant chacun le résultat de son histoire propre, sans qu'il existe aucun rapport organique et téléologique entre ces diverses histoires" (Althusser, 1994 (a), p. 572). Nous ne sommes plus dans l'application à répétition du matérialisme dialectique (le diamat pour les intimes), mais dans l'analyse distanciée

des rapports entre des faits relevant des rapports sociaux déployés dans l'espace.

Après avoir, on l'espère, dissipé les malentendus, le rapport du marxisme et de la géographie apparaît sous un jour dépassionné. Il ne s'agit pas de se situer sur le terrain des "influences" qui restent dans le domaine subjectif, mais sur celui des questions concernant la pratique géographique. Le caractère globalisant du marxisme n'en fait pas un isolat intellectuel, même si la satisfaction amère de la forteresse assiégée a été une tentation constante dans le monde intellectuel, notamment dans la "géographie radicale", peu présente en France. Il s'inscrit en tant que philosophie dans une vaste dimension de la pensée, plongeant ses racines dans les matérialistes de la Grèce antique (Démocrite, Épicure), le monisme de Spinoza, le rationalisme des Lumières, tout en prenant en compte les développements scientifiques contemporains au lieu de les pourfendre par crispation idéologique. L'ossification de la pensée, sous la pression exercée par le politique sur les intellectuels, a exercé des ravages sur lesquels il est inutile de revenir, mais la géographie, en définitive, en a été relativement épargnée en France. Dans la pratique scientifique, il a pu servir de référence dans des problématiques classiques tout en stimulant des explorations hors des sentiers battus. D'où la permanence de ses empreintes, par exemple dans l'analyse systémique, ce qui peut paraître inattendu. Les concepts et les catégories portant l'empreinte du marxisme ne sont pas réservés aux "radicaux". Sans être réduit à une méthode trouvant sa place dans le discours académique, il conserve son ambition. Ne pas fournir des réponses toutes faites, mais au contraire, poser des questions.

BIBLIOGRAPHIE

ALTHUSSER L., 1994(a), *Sur la Philosophie*, Paris, Gallimard, 179 p.

ALTHUSSER L., 1994(b), *Écrits philosophiques et politiques*, tome 1, Paris, Stock/IMEC, 588 p.

AURIAC F., 1983, *Système économique et espace*, Paris, Economica, 215 p.

BEUNINGEN C. VAN, 1979, Le marxisme et l'espace chez Paul Claval. Quelques réflexions critiques pour une géographie marxiste, *L'Espace géographique*, 4, p. 263-271.

BRUNEAU M., DURAND-LASSERVE A., MOLINIE M., 1977, La Thaïlande, analyse d'un espace national, *L'Espace géographique*, 3, p. 179-194.

BRUNET R., 1968, *Les phénomènes de discontinuité en géographie*, Paris, CNRS, 117 p.

BRUNET R., 1969, Le quartier rural, structure régionale, *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, tome 40, fascicule 1, p. 81-100.

BRUNET R., 1980, La composition des modèles dans l'analyse spatiale, *L'Espace géographique*, 4, p. 253-265.

BRUNET R., 1981, Géographie du Goulag, *L'Espace géographique*, 3, p. 215-232.

BRUNET R., 1986, La géographie dite "sociale" : fonctions et valeurs de la distinction, *L'Espace géographique*, 2, p. 127-130.

BRUNET R. et alii, 1993, *Les mots de la géographie. Dictionnaire critique*, Paris, Reclus/La Documentation française, p. 293-294.

BRUNET R., FRANCOIS J. C., GRASLAND C., 1997, La discontinuité en géographie : origine et problèmes de recherche, *L'Espace géographique*, 4, p. 297-308.

CLAVAL P., 1973, *Principes de géographie sociale*, Paris, Génin, 351 p.

CLAVAL P., 1977, Le marxisme et l'espace, *L'Espace géographique*, 3, p. 145-164.

CLAVAL P., 1998, *Histoire de la géographie française de 1870 à nos jours*, Paris, Nathan, 544 p.

COLLECTIF DE CHERCHEURS DE BORDEAUX, 1977, À propos de l'article de P. Claval "Le marxisme et l'espace", *L'Espace géographique*, 3, p. 165-177.

DI MÉO G., 1991, *L'homme, la société, l'espace*, Paris, Anthropos, 319 p.

DI MÉO G., 1998, *Géographie sociale et territoires*, Paris, Nathan, 317 p.

DUGRAND R., 1963, *Villes et campagnes du Bas-Languedoc*, Paris, PUF, 638 p.

DURAND-DASTÈS F., 1990-1991, La notion de chaos et la géographie, quelques réflexions, *L'Espace géographique*, 4, p. 311-314.

DURAND-DASTÈS F., 2000, L'événement spatial en débat, *L'Espace géographique*, 3, p. 200-218.

EPESS (Espaces post-euclidiens et Événements Spatiaux), 2000, Événement spatial, *L'Espace géographique*, n°3, p. 193-199.

FOUCHER M., 1993, *Fragments d'Europe*, Paris, Fayard, 327 p.

FRÉMONT A., CHEVALIER J., HÉRIN R., RENARD J., 1984, *Géographie sociale*, Paris, Masson, 387 p.

GEORGE P., 1951, *Introduction à l'étude géographique de la population du monde*, Paris, PUF, 284 p.

HÉRIN R. 1999, Pour une géographie sociale critique et responsable, in CHIVALLON C, RAGOUET P., SAMERS M. (dir.), 1999, *Discours scientifique et contextes culturels*, Bordeaux, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 330 p.

JALABERT L., 2001, *Le Grand Débat*, Toulouse, GRHI (Groupe de Recherche en Histoire Immédiate), 405 p.

LÉVY J., 1979, Pour une problématique. Région et formation économique et sociale, *Espaces Temps*, 10-11, p. 80-107.

LÉVY J., 1995, *Egogéographies*, Paris, L'Harmattan, 190 p.

MARX K., 1974, *Le Capital, Livre III*, Paris, éditions sociales, 322 p.

NÉKRASSOV N., 1975, *L'organisation territoriale de l'économie de l'URSS*, Moscou, éditions du Progrès, 400 p.

NOIN D. (dir.), 1983, *Géographie sociale*, Paris, Groupe universitaire d'études sur la population et l'espace social, 513 p.

PAILHÉ J., 1981, Pierre George, la géographie et le marxisme, *Espaces Temps* 18-19-20, p. 19-29.

PAILHÉ J., 1989, Sociedad y espacio social : tres acercamientos a un debate, *Cuadernos geográficos de la Universidad de Granada*, 16-17, p. 5-30.

TRICART J., 1965, *Principes et méthodes de la géomorphologie*, Paris, Masson, 496 p.

VIERS G., 1976, Sur le Dictionnaire de la géographie, *Espaces Temps* 3, p. 78-79.

Adresse de l'auteur :

CNRS UMR 6588 MTI,
équipe TIDE
Campus universitaire
33607 PESSAC Cedex

E/mail : jpailhe@wanadoo.fr